LE JOURNAL DE DÉCLIC 17/18 **N°47 AUTOMNE - HIVER 2025**

DÉCLIC 17 | 18

ASSOCIATION DES QUARTIERS DE LA PLACE DE CLICHY, DES AVENUES DE CLICHY ET DE SAINT-OUEN

VIE QUOTIDIENNE
Vers la mort des boîtes à lettres dans le quartier ?

NOTRE QUARTIER
Rue Ganneron : une rue aux enfants pour grandes personnes

TRANSPORTS
Sérieux retard pour les travaux de l'accès au métro La Fourche

HISTOIRE
Le Mur des Fermiers Généraux dans notre quartier

courrier

RUE DAVY 13 SEPTEMBRE 2025

Le 13 septembre 2025, la rue Davy célébra Anne Sylvestre, grande dame de la chanson, connue pour ses fabulettes, moins connue pour ses « chansons pour les grands », alors que celles-ci constituent un répertoire colossal. Cette autrice-compositrice-interprète, pourtant incontournable, est aujourd'hui tombée quelque peu dans l'oubli. Mais comme l'écrivait le père Hugo, *« l'oubli n'est autre chose qu'un palimpseste »*.
Aussi, la rue Davy avait à cœur de révéler à nouveau celle qui aimait les gens qui doutent.
13 septembre 2025, la rue Davy ouvrit ses bras tout neufs pour accueillir les bouquinistes amateurs, les fidèles chalands et les quelques trouvères urbains dont les musiques et les voix résonnèrent toute la journée dans le quartier.
Ses deux trottoirs élargis aux bordures définitivement vides de voitures donnaient soudain à la rue Davy une étendue si vaste, qu'une fois déroulée dès potron-minet sa couverture de livres, elle apparaissait comme une rivière aurifère aux vaguelettes d'offset blanc et de bouffant ivoire, aux ondulations de couché mat parsemées parfois de papier bible, rides ininterrompues et sémillantes au petit vent d'automne, où tout un chacun pouvait plonger les mains et ramener des pépites.
Rue Davy, il n'y eut pourtant jamais de vergé de Hollande encore moins de papier Chine ou Japon, jamais d'incunables ni de dorures sur tranches, jamais de ces livres sous vitrines qu'il faut toucher avec les yeux et pour lesquels la transaction se fait à la calculette.
La bibliophilie haut de gamme n'est pas de mise à la Fête du Livre. Non, rue Davy ça sent bon le bouquin d'occasion et la poussière de livre, celle qui picote le nez et fait tousser un peu. Ça sent bon le livre lu, celui qu'on tend à l'ami qui passe, à sa voisine, à son voisin, en lui disant :
« Tiens lis-ça c'est vraiment bien ».
Rue Davy, ça sent bon le livre aux pages mille fois tournées et retournées mais toujours respectées.
Rue Davy, ça sent bon le livre un peu usé, corroyé par des dizaines et des dizaines de mains, parfois fatigué mais heureux d'être encore là.
Rue Davy, ça sent bon le livre que l'on cherche depuis des années et que l'on trouve tout à coup sur un tréteau de fortune ou à même le trottoir, le livre sur lequel on se précipite fébrile de peur qu'il ne disparaisse dans d'autres poches.
Rue Davy, ça sent bon les regards complices un bouquin dans chaque main, et un autre sous le bras, ça sent bon le flâneur, le bibliophile léger d'argent, le bibliophage gourmand et insatiable.
Rue Davy, ça sent bon le butineur d'étals qui prépare son miel de chimères, d'illusions et d'irréalité.
Rue Davy, ça sent bon le lecteur qui aime partager, le passeur de rêves, l'amoureux de la rue et de l'art d'y vivre, ça sent bon le piéton de Paris.
Rue Davy, ça sent bon la poésie enfouie au plus profond de chacun, notre quintessence.
Rue Davy, ce samedi 13 septembre, comme à chaque fête du livre depuis plus de vingt ans, en tendant l'oreille on aurait pu entendre cette réplique de Louis Jouvet dans la dernière scène d'Entrée des artistes :
« … Mettre un peu d'art dans sa vie et un peu de vie dans son art ».
Aux artistes que vous êtes, aux artistes que nous sommes, car vivre est art, certes parfois difficile, la rue Davy vous donne rendez-vous en septembre 2026 sur son macadam piétonnier, ses deux larges bras tendus habillés de bouquins pour une nouvelle étreinte amicale sous le soleil d'automne.

BRUNO GODARD
Animateur de l'association
Du côté de la rue Davy

SOMMAIRE

→ ÉDITORIAL
- Parole, parole.....p. 3

→ DANS NOTRE QUARTIER
- Vers la mort des boîtes à lettres dans notre quartier ?..... p. 4
- Les pieds d'arbre de l'avenue de Clichy resteront-ils à l'abandon ?..... p. 4
- Sérieux retard pour les travaux de l'accès au métro La Fourche..... p. 5
- L'abbé effacé sur le mur du jardin des Deux-Nèthes.....p. 6
- L'abbé décoré : reconnaissance et hypocrisie sociale .....p 7
- Rue Ganneron, une rue aux enfants pour grandes personnes.....p. 8

→ PETITE ET GRANDE HISTOIRE
- La Panthère des Batignolles.....p 9
- L'anarchisme à Paris dans les années 1880.....p 10
- Le mur des Fermiers Généraux entre la place de Clichy et Anvers.....p 11
- Montmartre, une colline sacrée.....p 13
- Les bouchers et les mauvais garçons.....p 14
- Notre site declic1718.org et bulletin d'adhésion..... p. 16

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2025
de déCLIC 17/18
SE TIENDRA LE SAMEDI 20 DÉCEMBRE 2025 DE 14H30 À 17H30
SALLE PAROISSIALE SAINT-MICHEL, 3 PLACE SAINT-JEAN

éditorial

PAROLE, PAROLE…

Depuis plusieurs mandatures, nous avions pris l'habitude d'envoyer – quelques semaines avant la date du scrutin – un questionnaire à toutes les listes en lice pour les élections municipales – aussi bien dans le XVIIe que dans le XVIIIe.
Les questions portaient sur les sujets que nous défendons depuis l'origine de notre association : la tranquillité publique – essentiellement la lutte contre le bruit qui gangrène certains lieux –, la propreté – organisation du nettoyage, lutte contre les incivilités, efficacité des équipes de propreté –, l'équipement commercial – lutte contre la mono-activité commerciale, vitrophanies occultant les vitrines –, l'installation de radars feux rouges destinés à pacifier la circulation et à limiter le nombre de feux rouges grillés, etc. L'objectif était d'obtenir des engagements des futurs élus pour la mandature à venir.
Si nous ne donnons aucune consigne de vote à nos adhérents, notre association étant apolitique et aconfessionnelle, ces réponses sur des sujets de notre quotidien pouvaient en effet être un élément de décision à l'échelle de nos quartiers.
Nous avons renoncé à le faire pour les prochains scrutins qui se tiendront au printemps 2026. Il fallait fréquemment déployer des quantités phénoménales d'énergie pour recueillir des réponses à nos questions même si, mandature après mandature, certaines rencontres au siège de notre association nous ont paru très positives. Et force est de constater que certains des engagements formulés par les équipes qui ont été élues n'ont pas été tenus.
Pour exemple, la promesse de mener une véritable lutte contre les nuisances sonores produites par la consommation sur les trottoirs devant certains bars jusqu'à une heure avancée de la nuit : installation de « méduses » destinées à mesurer objectivement les niveaux de bruit, action vigoureuse de la police municipale (qui allait remplacer la DPSP avec des pouvoirs de verbalisation plus étendus) avec la mise en place d'amendes dissuasives : chacun peut constater que, six ans plus tard, les « fêtards » tiennent toujours le haut du pavé, spécialement en période estivale.
Quant à la propreté, il ne semble pas qu'il y ait eu d'avancée notable, ni dans le nettoyage des rues ni dans la verbalisation des abandons d'ordures sur la voie publique !
Pour ce qui est de la circulation et du partage de l'espace public, si beaucoup a été fait (trop ?) pour permettre aux vélos de circuler en toute sécurité – voies dédiées, circulation à contresens dans les rues à sens unique, possibilité de tourner à droite même si le feu est au rouge – c'est malheureusement au détriment des piétons s'ils se risquent à traverser quand le feu est rouge pour les voitures, et des usagers des bus, dont la vitesse commerciale a baissé de plus de 30 %, en partie à cause de l'allongement des trajets dû à la circulation réservée aux seuls cyclistes dans certains axes et à la suppression de voies réservées aux bus. Et l'on sait que ces bus sont le moyen de transport collectif le plus pratique pour les personnes à mobilité réduite, les personnes âgées et les personnes accompagnées d'enfants en poussettes.
Ce coup d'œil dans le rétroviseur est salutaire pour mesurer le chemin qui reste à parcourir pour que nos quartiers gagnent en qualité de vie. Comme ce que l'on constate dans les « rues aux écoles » qui font l'unanimité et que nous saluons.
Encore faut-il que leur mise en place se fasse avec discernement. Et en en mesurant les conséquences sur les autres usagers de la voie publique comme rue Ganneron où, sans concertation, la circulation a été interdite sur une voie devenue cruciale avec la mise en sens unique sud nord de l'avenue de Saint-Ouen !

> Du chemin reste à parcourir pour que nos quartiers offrent à leurs habitants une meilleure qualité de vie ! C'est l'une des vocations de notre association d'y contribuer. Avec l'appui de ses adhérents.

DÉCLIC 17 | 18

LE JOURNAL DE *déCLIC* 17/18
N°47 - AUTOMNE-HIVER 2025
Tirage : 2 000 ex. Prix : 1 €
Directeur de la publication : **Philippe Limousin**
Conseil d'administration : **Vito d'Alessandro, Michel Lebondidier, Philippe Lefrançois, Philippe Limousin, Ignace Manca, Françoise Mousel, Claus Vogt**

- Le contenu publié dans DÉCLIC 17/18 n'engage que ses auteurs
- Tous droits réservés

- Photos : déCLIC 17/18
- Crédits photographiques : déCLIC 17/18, sauf mention contraire
- Conception graphique : **Marcusmixedmédia**
- Coordination éditoriale et mise en pages : **Idir Masson**
- Impression : Imprimerie Corlet - 14110 Condé-sur-Noireau

déCLIC 17/18
3 rue Etienne Jodelle
75018 Paris
Tél. : 07 60 49 90 18
Mail : assodeclic1718@gmail.com
Site : declic1718.org
Facebook : Déclic17/18

VERS LA MORT DES **BOÎTES À LETTRES** DANS NOTRE QUARTIER ?

ELLES FONT PARTIE DU PAYSAGE, CES BOÎTES À LETTRES JAUNES, EN VILLE COMME DANS LES VILLAGES. ELLES AVAIENT SUCCÉDÉ AUX BOÎTES BLEUES AU DÉBUT DES ANNÉES 1960, CE BLEU COMME LE BLEU DE TES YEUX QUE L'ON VOIT DANS LES FILMS AMÉRICAINS DES ANNÉES 1950 FAÇON « UN AMÉRICAIN À PARIS »… FAUT-IL S'HABITUER À L'IDÉE DE LEUR TOTALE DISPARITION PROCHAINE ?

De ces boîtes jaunes qui ponctuaient les rues de nos quartiers, il y en a de moins en moins. En 2024, La Poste annonçait la suppression de nombre de ces boîtes dès 2025. On y est : à Paris comme ailleurs. Faut-il se faire une raison ?
L'objectif de La Poste, c'est de ne maintenir qu'une boîte pour 1000 habitants, alors que 72 % des communes ont moins de 1000 habitants. Cette décision suscita une vive émotion. Des élus alertèrent les pouvoirs publics : devra-t-on prendre sa voiture pour poster une lettre ?
Le Premier ministre, en juin dernier, se voulant rassurant, argumenta.
Depuis les années 2000, on constate une baisse structurelle des envois de courrier : 20 milliards de lettres en 2004 mais 4,5 milliards en 2023. On l'explique par l'essor du numérique.
Evoquons aussi la hausse continue du prix de l'affranchissement pour pallier le déficit de la branche courrier de La Poste (973 millions d'euros en 2023), déficit compensé par son activité bancaire et assurancielle. On entre dans un cercle vicieux : moins de courrier, hausse du tarif de base grimpant de 0,73 € en 2018 à 1,52 € en 2026, donc encore moins de courrier.

Paradoxe : l'une des rares boîtes à lettres qui n'a pas été éradiquée dans notre quartier se trouve en face de la mairie du XVIIe, à moins d'une centaine de mètres du bureau de poste de la rue Mariotte…

MOINS DE 5 LETTRES PAR JOUR

Et maintenant de moins en moins de boîtes à lettres. Le ministre précisait que 64 % des boîtes à lettres de rue recueillaient moins de 5 lettres par jour, 50 % d'entre elles en recevaient moins de 2. L'objectif de La Poste est de ne plus collecter celles qui sont régulièrement vides. Cela semble rationnel. Que constatons nous dans nos quartiers ?
Au cœur du secteur d'intervention de déCLIC 17/18, quelques centaines de mètres autour de La Fourche, plusieurs boîtes à lettres ont été enlevées ces derniers mois : à l'angle de l'avenue de Clichy et de la rue La Condamine et aussi au 25 avenue de Saint-Ouen (la boîte était installée depuis des lustres devant un bureau de tabac qui vendait les timbres : moins de timbres, plus de boîtes à lettres…).

On évoquera pour mémoire la grosse boîte à lettres 18 rue Ganneron désaffectée il y a quinze ou vingt ans ou celle de la rue Lemercier (au croisement avec la rue La Condamine), qui a disparu sans crier gare. Et bien d'autres. A tel point que l'on se demande s'il en reste encore : faudra-t-il aller directement au bureau de poste de la rue Mariotte, rue Douai ou à celui de l'avenue de Saint-Ouen, si souvent chargé, quand on a une malheureuse lettre à poster ?

RÉINSTALLER LA BOITE À LETTRES PRÈS DU MÉTRO LA FOURCHE !

La boîte à lettres grand modèle installée en bord de trottoir face au 20 avenue de Clichy est dans un tel état de saleté qu'on hésite à y déposer du courrier.
Ceci alors que les travaux de recréation de l'accès au métro La Fourche, nécessaires et bienvenus, ont entraîné en mars dernier l'enlèvement de la boîtes à lettres devant laquelle passaient chaque jour plusieurs milliers d'usagers. Nous avons alerté notre « contact » à la RATP afin qu'elle s'assure auprès de La Poste de la réinstallation de cette boîte dès la fin des travaux. Réinstallation qui devrait aller de soi ; pourtant il n'y a plus de boîtes à lettres à proximité immédiate de la sortie Guimard Ligne 2 place de Clichy.
En juin, le premier ministre précisait *« au niveau local, chaque suppression de boîtes à lettres doit s'effectuer en concertation avec le maire de la commune concernée »*. La mairie de Paris, les mairies d'arrondissement ont-elles été consultées ?

BUDGET PARTICIPATIF : LES PIEDS D'ARBRE DE L'AVENUE DE CLICHY RESTERONT-ILS À L'ABANDON ?

NOTRE ASSOCIATION A DÉPOSÉ UN PROJET POUR EN FINIR AVEC LES CLOAQUES QUE SONT LES PIEDS D'ARBRE SITUÉS ENTRE LA PLACE ET LA FOURCHE CÔTÉ XVIIe. NOTRE PROPOSITION N'A PAS RECUEILLI L'ASSENTIMENT DES VOTANTS. LA MAIRIE LE REPRENDRA-T-ELLE À SON COMPTE ?

Année électorale oblige, il n'y aura pas de campagne de budgets participatifs en 2026. Nous ne pourrons donc pas proposer de nouveau ce projet qui, pourtant, permettrait de parachever la réhabilitation de l'avenue commencée il y a bien des années de cela.
L'exemple *(photo ci-contre)* du trottoir côté XVIIIe – avec le travail magnifique réalisé par les Voisins jardiniers sur une douzaine de pieds d'arbre – montre qu'il est possible de faire mieux côté XVIIe !
Sans demander une végétalisation des pieds d'arbre, il nous semble indispensable de les équiper de grilles Davioud, ce qui mettrait fin à une situation dangereuse pour les personnes à mobilité réduite. Et éviterait au pied des arbres en déshérence la formation de piscines qui se transforment en cloaques par temps de pluie.
Récemment rencontré dans la rue par l'un de nos adhérents, le maire du XVIIe, Geoffroy Boulard, a déclaré être sensible à ce problème et désireux de dégager un budget pour sa réalisation. Les quelques mois qui nous séparent des prochaines échéances municipales lui permettront-ils de tenir parole ?

ANNONCÉE POUR OCTOBRE, LA FIN DES TRAVAUX DE L'ACCÈS AU MÉTRO LA FOURCHE A ÉTÉ REPORTÉE À FIN JANVIER 2026. QU'EST-CE QUE QUELQUES MOIS POUR UN PROJET QUE NOUS ATTENDONS DEPUIS PRÈS DE DIX ANS ? LA PÉRIODE ÉLECTORALE QUI S'OUVRE NE PERMETTRA PAS D'ORGANISER UNE INAUGURATION EN FANFARE.

SÉRIEUX RETARD POUR LES TRAVAUX DE **L'ACCÈS AU MÉTRO LA FOURCHE**

Les palissades qui entourent l'accès au métro La Fourche vont rester encore plusieurs mois : les travaux de réhabilitation à l'identique que nous avons décrits en détail dans le précédent numéro du journal* ont en effet pris du retard. Même si nous sommes impatients de voir le résultat, ce ne sont que quelques mois dans un projet que nous portons depuis plus de dix ans et que nous sommes heureux de voir se concrétiser enfin !
Le chantier est en effet complexe et les plages de travail forcément limitées à l'arrêt de fonctionnement de la ligne (de 1 heure à 5 heures du matin). Mais le résultat devrait être à la hauteur comme nous l'a rappelé Sylvie Pouget, notre interlocutrice à la RATP, lors d'un récent entretien. Il s'agit d'un projet qu'on ne voit qu'une fois dans sa carrière professionnelle, suivi de très près par l'équipe qui a porté le projet, cette équipe dont nous avions pu apprécier l'implication le 6 mars dernier lors de la présentation publique du projet. Tout se fait à la pièce : un puzzle à monter après copie à l'identique du mobilier des stations du Nord-Sud : chaque carreau est unique et différent de tous les autres.
En jetant un coup d'œil indiscret entre les palissades côté trottoir, on peut déjà constater que les colonnes qui vont supporter les ferronneries ont été réalisées avec leur habillage de faïences. Mais le portique et les ferronneries en hauteur attendront sûrement le dernier moment pour être posées.
En ce qui concerne l'installation du garde-corps, on en était à 30% fin octobre.
Le contact est permanent avec la voirie pour faire effacer les tags, qui réapparaissent aussitôt.
Conséquence de l'ouverture de la période préélectorale, l'inauguration à laquelle nous comptions bien participer – et pour laquelle nous avions espéré la présence de Jean Castex, alors PDG de l'entreprise, rencontré par l'un de nos adhérents lors d'une manifestation d'Ile de France Mobilités – ne pourra pas être organisée. Reste à espérer que nous pourrons fêter cette belle réalisation – une première pour la RATP qui n'a pas coutume de réhabiliter des stations à l'identique 1911 – après les élections : notre quartier le mérite !

Consultable en ligne sur le site internet de Déclic 17/18 : declic1718.org

OUBLIÉ, BALAYÉ, L'ABBÉ PIERRE : EN MAI DERNIER, SON IMAGE, INAUGURÉE EN 2011, A ÉTÉ EFFACÉE EN MAI 2025 SUR LE MUR AU FOND DU JARDIN DES DEUX-NÈTHES. EN SEPTEMBRE 2024, UN ÉLU DU XVIIIe INTERROGEAIT NOTRE ASSOCIATION SUR LA PRÉSENCE DE CETTE FRESQUE : NOUS AVIONS ÉVOQUÉ CE SUJET SANS TRANCHER (CE N'EST PAS NOTRE RÔLE). ET EXPLIQUÉ NOTRE POSITION DANS LE JOURNAL*. LA DÉCISION A FINALEMENT ÉTÉ PRISE.

L'ABBÉ EFFACÉ SUR LE MUR DU JARDIN DES DEUX-NÈTHES

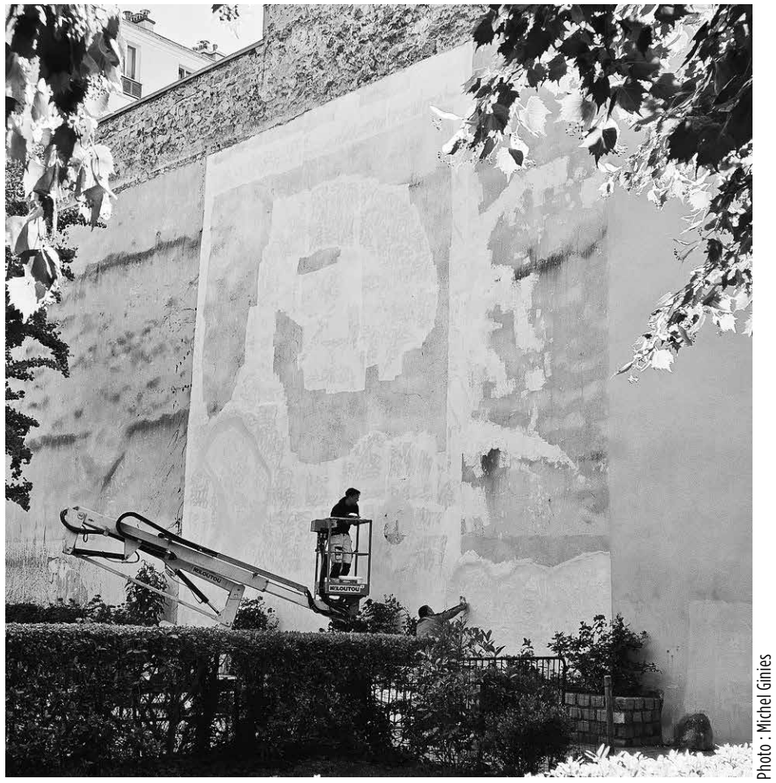


Photo : Michel Ginies

De la mairie du XVIIIe à la mairie de Paris, qui s'est penché sur la présence de l'abbé Pierre sur le mur du jardin des Deux-Nèthes ? Et qui a pris la décision de l'effacer ? Oublié, balayé. Effacer l'abbé Pierre, des élus piaffaient d'impatience. Qui se fout du passé ?

En septembre 2024, alors qu'un élu du XVIIIe interrogeait notre association, on n'a pas tranché ce dilemme. Déclic 17/18 étant la mémoire de nos quartiers (qu'il est doux d'être reconnu quand on a besoin de vous…), cet élu voulait tout connaître de l'installation de cette fresque : réalisée quand, par qui, dans quel but, quel en avait été le coût…

Nous comprîmes très vite que « des gens », on ne saura pas qui, se scandalisaient de cette image alors que, depuis peu, sortaient enfin au grand jour des informations que l'on murmurait depuis bien longtemps, dès les années 1950 : l'abbé Pierre avait été aussi un sale type.

ENCENSÉ SANS DOUTE TROP VITE !

Ainsi, interpelés et heurtés par cette volonté d'exclusion, aussi massive et aveugle que l'avaient été ces campagnes d'adhésion à des personnalités médiatisées, nous répondîmes à cette demande en fournissant toute une série d'informations que nous possédions et d'autres que nous avons su trouver. Tout en mettant en garde contre la tentation d'effacer les images, d'effacer la mémoire de personnages qu'on avait encensés, un peu trop vite sans doute. Ces informations, nous les avions publiées dans le Journal de déclic 17/18 n°45 automne-hiver 2024 pages 12 à 15 « Faut-il effacer l'abbé Pierre ? »*

Rappelons-en quelques points principaux. La fresque avait été inaugurée le 21 janvier 2011 par Bertrand Delanoë qui déclarait : *« Je souhaite que ce ne soit pas à titre éphémère que l'abbé Pierre s'installe ici mais à titre définitif.* »

L'auteur choisi pour réaliser cette œuvre était le grapheur JonOne, new yorkais d'origine dominicaine. Né en 1963, il aurait été proche de Basquiat. On ignore quelle fut sa rémunération : Art Price estimait récemment que des peintures de JonOne qui se vendaient 30 000 $ en 2007 atteignaient les 100 000 $ en 2018. En effaçant la fresque, la Ville de Paris a-t-elle réglé cette question, sans parler de la propriété intellectuelle ?

Pour faire bonne mesure, nous avions évoqué aussi la vandalisation des statues de Colbert devant l'Assemblée nationale, du général Gallieni devant les Invalides, outrages promptement effacés. Mais il avait fallu quatre longues années et de multiples rappels de la secrétaire perpétuelle de l'Académie française pour qu'une statue de Voltaire installée depuis des lustres à proximité de l'Institut, barbouillée à la peinture rouge en 2020 (on déchiffrait NTM Voltaire Fuck), soit enfin réinstallée par la mairie de Paris : difficultés techniques ou crainte de déplaire ? Déplaire à qui, aux vandales ?

BRÛLER CE QUI A ÉTÉ ENCENSÉ

Au Jardin des Deux-Nèthes, mieux aurait valu ne pas effacer l'abbé, quitte à apposer à proximité immédiate de la fresque un panneau rappelant ce qui il avait été, pour le meilleur et pour le reste. La rédiger n'aurait pas été facile mais c'était l'affaire de ceux qui avaient pris l'initiative de la fresque ou qui s'en veulent les héritiers… A moins de suggérer à quelques vandales d'asperger la fresque de sauce tomate (serait-elle bio, au moins ?). Cela se fait beaucoup depuis quelques années, mais, la pluie aidant, ce n'aurait pas été durable… Ne nous faisons pas trop d'illusions : on connaît cette hargne qui s'exprime envers des personnes accusées tardivement, à tort ou à raison, des pires avanies. Jusqu'à ce que les sectateurs de l'effaçage s'effacent entre eux. N'a-t-on pas assisté à de virulentes accusations envers des élus et pas des moindres, au sein d'un même courant politique, d'un même parti ? L'argument mis en avant pour certains : des allégations de donjuanisme, on était loin semble-t-il, des agressions imputées à l'abbé Pierre. Plusieurs de ces élus encore très verts ont été ainsi balayés. Oubliés ? On sait où ça commence. On sait aussi comment ça continue.

Dans les années 1970, la French theory faisait florès dans les universités américaines, ça a donné le wokisme puisqu'il faut l'appeler par son nom. Quelques décennies plus tard, par réaction, il a largement contribué à la montée et à la victoire du Trumpisme, sabre au clair.

BAISERS VOLÉS ET TRISTES TRIPOTAGES

Au-delà de cette mise en garde contre le désir farouche d'effacer, revenons à l'abbé Pierre.

Depuis la publication de notre article en novembre 2024, on en a appris plus encore sur le comportement de ce personnage. Il ne s'agissait pas seulement de baisers volés, de tristes tripotages à quoi auraient dû répondre paire de gifles ou coup de genou bien ajusté, mais d'un modus operandi quasi systématique. Mais si on peut « en coller une » à Henri Grouès, on ne gifle pas l'abbé Pierre, un ecclésiastique, ce à quoi les personnes qui l'ont approché étaient sensibles : un saint pour certaines d'entre elles. Une de ses victimes confie : *« J'ai l'habitude de me défendre. Mais là, c'était Dieu. Comment vous faites quand c'est Dieu qui vous a fait ça ? »* Ce que résumait un responsable du diocèse de Grenoble : « *Quand on place un homme au-dessus de la mêlée, on prend un risque, celui d'installer la possibilité d'abus et de domination.* »

La mise à mort posthume de l'abbé fut à la mesure de la manipulation, de l'aveuglement et du silence qui avaient régné pendant tant d'années.

LES ÉLUS DOIVENT-ILS S'INVITER À LA CURÉE ?

On est passé du « pas de vagues » à une tempête dévastatrice : détruire disent-ils… L'abbé Pierre était un grand malade mental, sans doute depuis sa prime jeunesse. Ceci était connu dès le début des années 1950 par sa hiérarchie religieuse au plus haut niveau et aussi par le pouvoir d'Etat. A la fin des années 1950, il fut durablement et discrètement hospitalisé en Suisse Le motif réel resta longtemps caché dans ce pays à la discrétion assurée. C'était trois ans après l'Appel de l'hiver 1954 qui avait fait de l'abbé Pierre une célébrité. L'état savait, l'Eglise savait, les proches savaient.

Mais les « simples citoyens » ? On nous aurait menti ? Soixante-dix ans d'omerta ! Qui aurait osé révéler la vérité sur ce personnage si médiatique qui, pendant des années, disputait au commandant Cousteau le titre de personnalité préférée des Français ? Chacun avait su se créer une silhouette, bonnet rouge pour le marin, ensemble béret-barbe-pèlerine-canne pour l'abbé, avant la salopette de Coluche…

ALORS, ON INSTRUIT À CHARGE ?

Oui, mais l'abbé Pierre a été aussi le résistant qui passait en Suisse des enfants juifs ainsi que bien d'autres persécutés jusqu'à un frère du général De Gaulle gravement handicapé, l'aide aux réfractaires du STO, l'aumônier de la marine sur le Jean Bart des FFL (Forces françaises libres), le maquisard du Vercors, élu et réélu député de 1945 à 1951, le fondateur d'Emmaüs si médiatisé, trop médiatisé. Henri Grouès paie maintenant pour les frasques de l'abbé Pierre, fautes bien réelles qui nous ont conduits à le traiter de sale type.

Mais, répétons-le, ce grand malade mental dont le cas relevait d'un cordon sanitaire, pour lui et pour les autres, a été instrumentalisé par toutes les hiérarchies parfaitement au courant, estimant sans doute qu'il faut inventer des idoles.

Dans ces années d'après guerre, de grave crise du logement, d'un lent déclin du fait religieux, l'image de l'abbé Pierre était brandie. Et la création d'un mythe qui arrangeait bien du monde, à commencer par le principal intéressé… Alors que de hautes personnalités, de grands élus s'affichaient à ses côtés. Et c'est toute la question de la notoriété. De ce personnage, qui avait certes de bonnes dispositions, on a fait un héros, un surhomme. Dans quel but offre-t-on à l'admiration des foules ce type de créatures ? Faut-il s'étonner si parfois elle échappe à ses concepteurs ? Henri Grouès, produit du star-system, en était aussi une victime, certes consentante. Mais ce système peut dévorer ses idoles. On manipule l'opinion publique et puisqu'on a adoré, vite on doit brûler ! On aurait pu ne pas représenter l'abbé Pierre. Mais dès lors qu'il était là, ne pas l'effacer au nom d'Henri Grouès.

UN QUE LES EFFACEURS ONT OUBLIÉ D'EFFACER

A Paris, pas de rue Robespierre sinon de 1946 à 1950 mais la plaque ne fut jamais posée. Mais, tout près de Paris, des rues Robespierre à Bagnolet, Bobigny, Malakoff, Montreuil (et même une station de métro). Il ne semble pas que Maximilien Robespierre se soit jamais montré importun avec les dames. Il se contenta d'envoyer à la guillotine un nombre considérable de ses compatriotes.

Au risque de déplaire, citons le philosophe Pierre-André Taguieff : *« Nous observons l'installation d'une nouvelle contre-culture hyper-morale et néo-puritaine, qu'on peut qualifier de "wokiste", en passe de devenir policière et tyrannique, sous les drapeaux trompeurs du "progressisme". Ses représentants surveillent, sermonnent, interdisent, condamnent et sanctionnent. »*

PHILIPPE LIMOUSIN

** Automne-hiver 2024 - n° 45*
A consulter sur notre site déclic1718.org cliquer sur Accueil

L'ABBÉ DÉCORÉ : RECONNAISSANCE ET HYPOCRISIE SOCIALE

Au lendemain de la guerre, Henri Grouès a reçu de nombreuses médailles à titre militaire :
- Croix de guerre 1939-1945 avec 2 palmes 1945 et 1946
- Médaille de la Résistance française 1945
- Médaille des Evadés
- Croix du Combattant volontaire
- Médaille de la Résistance belge 1947
- Chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire 1946
- En 1958, on songe à élever au grade d'Officier celui qui est désormais l'abbé Pierre. Un prince de l'Eglise, Mgr Felletin, archevêque de Paris, en dissuade Edmond Michelet, ministre des Anciens Combattants, grand résistant : *« Il semble préférable actuellement de faire silence sur lui. »*

Après cette mise en garde, l'abbé Pierre devra attendre 1981. Mais on savait…

Les promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur continuaient pourtant :
- Commandeur en 1987
- Grand officier en 1992. Jacques Chirac, alors maire de Paris, pose avec l'abbé Pierre.

Depuis le milieu des années 1950, l'Etat savait…

RUE GANNERON, UNE RUE AUX ENFANTS POUR GRANDES PERSONNES

REVÊTEMENT CLAIR, VÉGÉTALISATION, CIRCULATION AUTOMOBILE INTERDITE, LES ALENTOURS DES ÉCOLES ONT CONNU UN RENOUVEAU NOTABLE DANS NOTRE QUARTIER COMME AILLEURS DANS PARIS. LES PARENTS S'EN FÉLICITENT, LES ENFANTS ADORENT. LES TERRASSES DES BARS S'Y INSTALLENT. CES AMÉNAGEMENTS FONT QUASIMENT L'UNANIMITÉ. ENCORE FAUT-IL LES INSTALLER LÀ OÙ C'EST PERTINENT !

Les rues aux écoles, c'est sympa, ça fait penser à l'île aux enfants de Casimir. On ne peut pas être contre. La mairie de Paris parle aussi de rues « apaisées », en annonce 300, la moitié des écoles primaires et maternelles profitent peu ou prou de ces aménagements. On ne peut que s'en féliciter et féliciter la mairie qui a réalisé une bonne part d'un projet présenté dans son programme électoral en 2020. Ce bilan est d'ailleurs salué jusque dans les rangs de l'opposition municipale.

REDUIRE LA POLLUTION : UNE GAGEURE !

Cent rues auraient été aménagées et végétalisées, trois critères sont mis en évidence.

- la piétonisation des voies aux abords de l'école vise, nous dit-on, à sécuriser le chemin de la maison (au moins une partie) et à réduire la pollution.

Réduire la pollution ? Devant l'école, c'est une évidence. Mais les véhicules empêchés peuvent être conduits à rallonger leur trajet et, de ce fait, augmenter la pollution dans le secteur : ainsi la piétonisation de la rue du Capitaine Lagache a engendré une importante augmentation du trafic automobile carrefour Guy-Môquet.

- des barrières amovibles sont installées quand c'est possible, quand il n'y a pas de parkings ou de livraisons fréquentes. Un contre-exemple, l'école de la rue Forest, à proximité immédiate de deux très gros parkings et des livraisons du Castorama voisin.
- un aménagement piétonnier en revêtement clair marque la différence et, pendant la saison chaude, limite la hausse de la température. Il peut être végétalisé par des plantations d'arbustes. Citons la rue du Capitaine Lagache, la rue Ferdinand Flocon ou, dans le IXe la rue Chaptal, de la rue Pigalle à la rue Henner : des réussites. La rue Chaptal était chic, elle devient mieux que chic… Notons que, dans ces deux rues, les terrasses des cafés installés aux deux extrémités ont largement augmenté leur emprise sur la voirie apaisée sans

qu'apparemment la mairie n'y trouve à redire. On se rêverait parent d'élève ! Savoir si, la nuit tombée, les plus proches riverains de ces terrasses sont vraiment gagnants…

PRÉAU D'ÉCOLE POUR LA RUE GANNERON

Réunion publique mai 2025 rue Damrémont : un préau école en présence de deux adjoints au maire du XVIIIe. L'objectif annoncé est d'informer le public des décisions de la mairie sur la circulation des véhicules rue du Poteau…

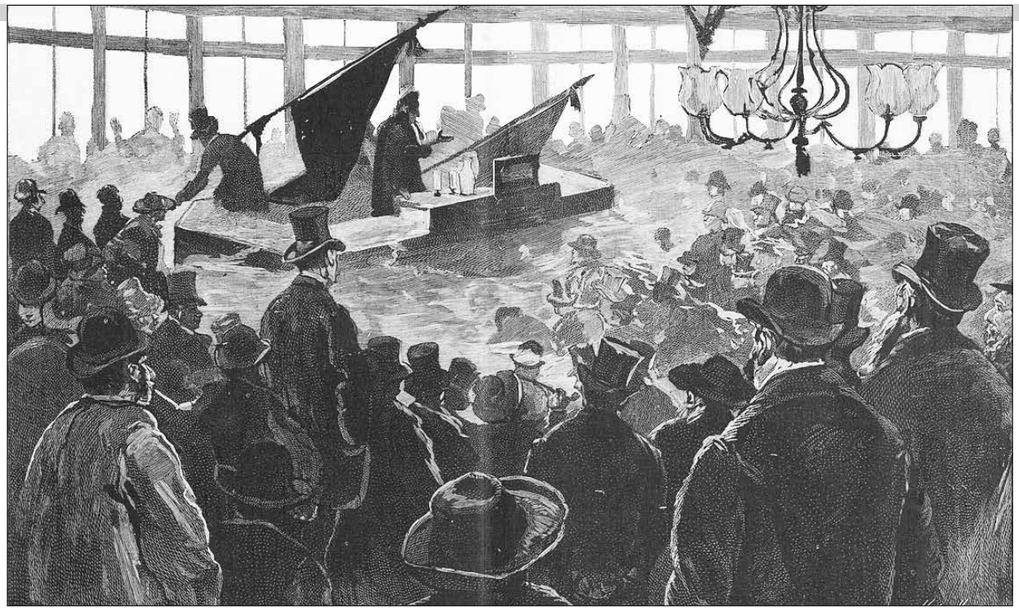
C'est l'occasion aussi de faire le point sur les rues aux écoles et d'annoncer des aménagements rue Ganneron à proximité du lycée Auguste-Renoir. Ignorait-on que le lycée technologique d'arts appliqués Auguste-Renoir situé au 24 rue Ganneron accueille 350 élèves et étudiants de la seconde au BTS ? Pour ces très grands enfants, un esprit taquin dans l'assistance suggéra qu'on installe un tas de sable avec des jouets.

Le 28 septembre dernier, *Le Parisien*, faisait le point et citait David Belliard, adjoint à la maire de Paris, en charge, entre autres choses, de la transformation de l'espace public : *« Bien que le consensus semble large, ces rues fermées à la circulation ne font pas l'unanimité parmi tous les habitants de la capitale. Ainsi, ce commerçant de la rue du Rocher (VIIIe) aménagée en rue aux écoles au niveau du lycée Racine, pointe des livraisons rendues plus compliquées par l'ouverture et la fermeture de barrières, et parfois même un danger accru pour des piétons moins vigilants. » « Les opposants ne sont jamais contre la rue aux écoles, mais contre les changements du plan de circulation qui l'accompagnent. Il y a une opposition très forte à ces changements de circulation, notamment dans le VIIe, mais si on se heurte à une fin de non-recevoir des équipes locales, on ne le fait pas »*, assure David Belliard.

ITINÉRAIRE SUD-NORD INCONTOURNABLE

Mis à part ses alliés de la mairie du XVIIIe, quelles « équipes locales » David Belliard a-t-il consultées ? A-t-il pris contact avec les grands élèves et les étudiants du lycée Auguste-Renoir et tenté de gagner leur sympathie en promettant de les équiper de seaux et pelles en plastique pour profiter du fameux tas de sable ? Plus sérieusement, cette rue Ganneron est un itinéraire Nord-Sud davantage fréquenté depuis que l'avenue de Saint-Ouen a été mise en sens unique Sud-Nord. Ce très ancien chemin de l'abbaye de Montmartre à l'abbaye de Monceau via la rue des Dames (il s'agit là des abbesses) n'est pas fait pour être barré, ceci alors que des barrières mobiles ont été installées au coin de la rue Hégésippe Moreau vers qui la circulation automobile est redirigée après inversion du sens unique. Un panneau est apposé « Circulation interdite sauf desserte locale, stationnement gênant sauf cycles ». Les riverains vous diraient qu'il n'y a jamais eu autant de véhicules en stationnement interdit des deux côtés de ce tronçon jusque sur la piste vélos… Faut-il persévérer rue Ganneron ?

PHILIPPE LIMOUSIN



LA PANTHÈRE DES BATIGNOLLES

A LA FIN DU XIXe SIÈCLE, DANS UNE TROISIÈME RÉPUBLIQUE RÉCEMMENT ÉTABLIE, LES IDÉES ANARCHISTES SE RÉPANDENT PARMI LES OUVRIERS DE NOTRE QUARTIER. UN GROUPE SE CONSTITUE « LA PANTHÈRE DES BATIGNOLLES ». JUSQU'AUX DERNIÈRES ANNÉES DU SIÈCLE, IL SE DISTINGUE PAR SES CONFRONTATIONS AVEC LES AUTORITÉS ET SON OPPOSITION À L'AUTORITÉ ÉTABLIE.

Quartier ouvrier situé au nord-ouest de Paris, avec ses usines de locomotives et de l'automobile naissante employant des milliers d'ouvriers, les Batignolles, constituaient un environnement propice aux idées contestataires. C'est dans ce contexte, au milieu des ateliers et des cafés populaires, qu'émergea en 1882 un groupe anarchiste nommé « La Panthère des Batignolles ». Ce nom s'inscrivait dans une pratique courante chez les anarchistes de l'époque, qui utilisaient des pseudonymes ou titres suggestifs, à l'image d'autres groupes tels que « Les Vengeurs » ou « La Bombe ». Aucun lien direct n'existe, a priori, avec une autre figure associée au nom de « Panthère des Batignolles », à savoir Jeanne Selmersheim-Desgrange (1860-1941), épouse d'Hector Guimard puis compagne et muse du peintre pointilliste Paul Signac.

LA « TERREUR NOIRE »

Revenons au groupe lui-même. Une dizaine de militants issus des milieux populaires y adhéraient et défendaient une approche illégaliste de l'anarchisme. Au-delà des discours théoriques, ils considéraient les actions directes et l'expropriation des biens comme des réponses à l'exploitation économique. Ce groupe illustrait l'esprit contestataire et illégaliste de l'anarchisme de cette période, caractérisé par une série d'actions contre l'État et les institutions bourgeoises, souvent qualifiée de « terreur noire ». Ses membres, majoritairement ouvriers ou issus de milieux modestes, organisaient des vols revendiqués comme des actes de redistribution, ainsi que des rassemblements publics. La « Panthère des Batignolles », active jusqu'aux années 1890, se distingua par ses confrontations avec les autorités et son opposition à l'autorité établie.

C'est en octobre 1882 que le groupe fut officiellement annoncé dans les colonnes du journal lyonnais « L'Étendard révolutionnaire ». Le journal était un hebdomadaire anarchiste publié à Lyon à partir du 30 juillet 1882 (successeur du « Droit social »), avec un tirage d'environ 5 000 exemplaires. Lyon, centre important du mouvement anarchiste en France, diffusait les informations et favorisait les échanges entre groupes, y compris parisiens comme « La Panthère des Batignolles », dans une optique de solidarité et de coordination nationale. L'ordre du jour de la première réunion du groupe (15 octobre 1882) y fut ainsi publié, comme un appel à une mobilisation plus large contre l'exploitation et les structures étatiques.

DE LA DISCUSSION À L'ACTION CONCRÈTE

L'objectif était clair : les anarchistes locaux, précédemment dispersés dans divers cercles parisiens, visaient à former un noyau indépendant pour contester les exploiteurs et les gouvernements. La première réunion, tenue à huis clos, portait sur la fabrication de bombes à main, un thème emblématique de la propagande par l'action de l'époque. Des conférences sur l'anarchie étaient organisées, ainsi que des loteries clandestines afin de financer les activités, où des armes figuraient parmi les prix. Les lieux de réunion changeaient régulièrement pour déjouer la surveillance policière : le 100 rue Legendre, le 32 rue des Dames, ou la salle du 8 rue de Lévis. Entre 1882 et 1890, le groupe passa de la discussion à l'action concrète. En décembre 1884, eut lieu une première manifestation publique notable : un

petite et grande histoire

rassemblement au 8 rue de Lévis, animé par Louise Michel, dont l'adhésion au groupe est attestée par l'historienne Danièle Rousseau-Aicardi. Il appelait à l'union des travailleurs contre les gouvernements et le capital, ainsi qu'à l'expropriation individuelle (« Tout vous appartient ! »). La réunion dégénéra en affrontements : une charge policière intervint, entraînant des blessés et marquant un premier incident avec les forces de l'ordre.

DES FIGURES REFLÉTANT LE PROFIL OUVRIER DU QUARTIER

Clément Duval, ancien marin, fut l'un des fondateurs et principaux animateurs du groupe, aux côtés d'Adolphe Ritzerfeld. Il représentait l'approche illégaliste de la « Panthère ». Parmi ses compagnons figuraient Louis Duprat et Joseph Decker (tailleurs), Gustave Didier (mécanicien), Adrien Grenotte, Eugène Caron (cordonniers), Victor Ricois (employé) et Georges Roussel (marchand de journaux), ce qui reflétait le profil ouvrier du quartier.
L'arrestation de Duval en 1886, à la suite du cambriolage de l'hôtel particulier de Madeleine Lemaire au 31 rue de Monceau, mit fin à son rôle actif. Condamné initialement à la mort (peine commuée en travaux forcés en Guyane), il avait profité de l'absence des occupantes pour forcer l'entrée et dérober des bijoux et de l'argenterie d'une valeur estimée à 15 000 francs, avant de mettre partiellement le feu au bâtiment pour effacer ses traces. Interpellé lors de la revente des objets volés, il blessa gravement un brigadier de police en le poignardant pour s'échapper, ce qui entraîna des poursuites pour vol qualifié, incendie volontaire et tentative de meurtre. Jugé les 11 et 12 janvier 1887 devant la Cour d'assises de la Seine, Duval défendit son acte comme une forme de « propagande par le fait » et de « reprise individuelle au nom de l'anarchisme », présenté comme une expropriation justifiée face à l'exploitation économique. Il déclara : *« Je ne suis pas un voleur ! Les voleurs, ce sont les riches. La nature, en créant l'homme, lui donne le droit à l'existence. Si donc la société ne lui fournit pas de quoi subsister, l'être humain peut légitimement prendre son nécessaire là où il y a du superflu. »*

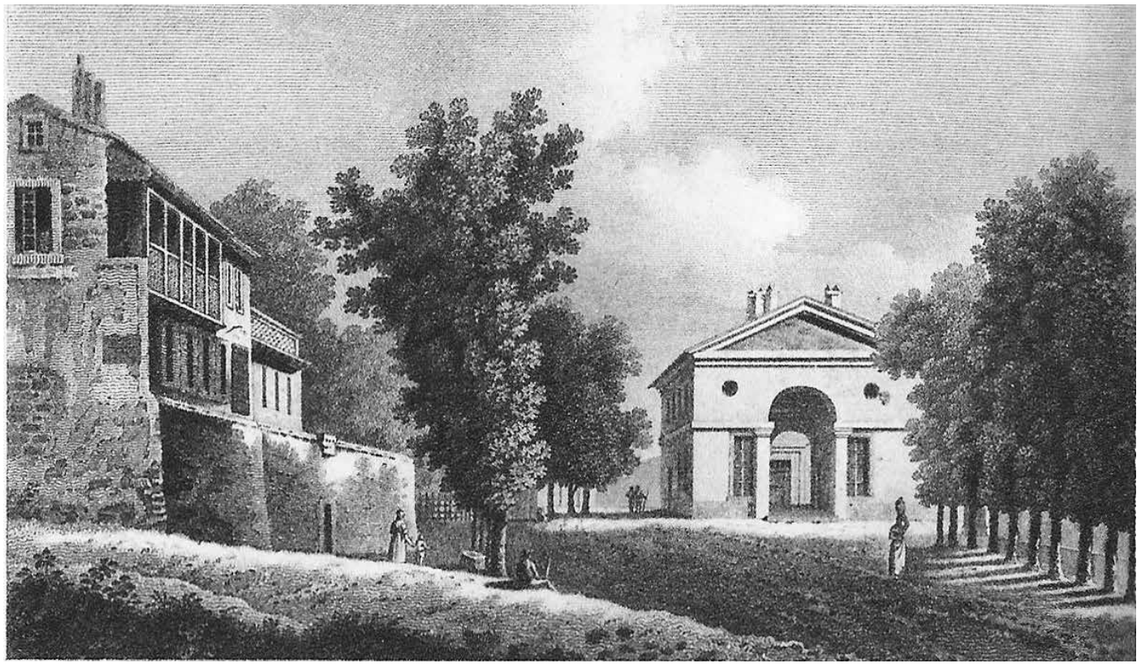
ANARCHISTES CONTRE SOCIALISTES

Son procès suscita des débats au sein du mouvement ouvrier, opposant les anarchistes (partisans de l'action individuelle) aux socialistes (qui y voyaient un acte criminel).
Des réunions de soutien, comme celle qui eut lieu à la Boule-Noire à Montmartre le 23 janvier 1887, où Louise Michel qualifia l'acte de « fait de guerre sociale », appelèrent à des manifestations aux cris de « Vive l'anarchie ! » et accentuèrent la répression contre les anarchistes parisiens.
Déporté en Guyane, Duval s'évada en 1901, s'exila aux États-Unis, rédigea ses mémoires « Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste », et mourut en 1935 à Bruxelles.
La répression s'intensifia contre la « Panthère ».
L'affaire Duval affaiblit le groupe en privant les militants d'une figure centrale. Des arrestations pour vols, propagande ou rassemblements dispersèrent les membres. Le groupe disparut vers 1890, ses survivants s'exilant ou militant de manière plus discrète.
Le journaliste Albert Wolff, dans ses « Mémoires d'un Parisien » (1888), les décrit comme *« une poignée de bêtes dangereuses »*, destinées au bagne ou à l'échafaud.
Bien que de courte durée, l'histoire de « La Panthère des Batignolles » préfigure les pratiques illégalistes de groupes comme ceux de Bonnot ou Ravachol, en présentant l'expropriation comme un principe révolutionnaire.
A part Louise Michel, l'histoire n'a guère retenu la mémoire de ces personnages. Si raconter n'est pas juger, surtout 140 ans plus tard, les recherches sur tel ou tel de ces protagonistes autorisent à dire que Clément Duval, dont le parcours tourmenté peut séduire les curieux, était un dangereux maniaque incendiaire : d'une manufacture de pianos à la fabrique de poêles Choubersky l'une et l'autre à Passy, jusqu'au BHV où l'engin incendiaire fit long feu, clamant *« Feu aux exploiteurs méprisables ! Feu aux prêtres de l'ordre ! Le même feu les engloutira, le même ciel les couvrira ! »*
Ce type de démarche a généralement pour conséquence un durcissement des lois répressives. Quant à son camarade Victor Ricois, il termina sa carrière par des déclarations violemment antisémites lors de l'affaire Dreyfus.
Retenons plutôt Georges Darien (1862-1921) pamphlétaire, romancier, dramaturge qui aurait été lié aux Panthères des Batignolles. Entre autres romans de qualité, il publia en 1897 « Le Voleur », qui, réédité en 1955, trouva un nouveau public. De ce roman, Louis Malle, peu avant 1968, réalisa un film avec un bon Jean-Pierre Belmondo.
Aujourd'hui, le quartier des Batignolles, gentrifié et « apaisé » conserve peu de vestiges de cette période. Seules les adresses mentionnées dans ce texte évoqueront pour les promeneurs les événements qui s'y sont déroulés.

VITO D'ALESSANDRO

L'ANARCHISME À PARIS DANS LES ANNÉES 1880

Dans le Paris des années 1880, le mouvement anarchiste se trouvait encore à un stade précoce de développement, tout en connaissant une maturation idéologique et organisationnelle qui préparerait son expansion dans les années 1890.
Il s'inscrivait dans la continuité des mouvements révolutionnaires du XIXe siècle, particulièrement après la répression de la Commune de Paris en 1871, qui avait marqué profondément les militants.
La Troisième République, récemment établie, faisait face à des inégalités sociales marquées et à des crises économiques récurrentes. Perçue comme conservatrice par de nombreux anarchistes parisiens, qui estimaient qu'elle ne répondait pas suffisamment aux demandes de la classe ouvrière, elle vit émerger des groupes et réseaux locaux, composés principalement de jeunes radicaux révoltés par les conditions de pauvreté et d'exclusion sociale. Ces entités, souvent autonomes, partageaient une critique de l'autorité et de l'État, influencée par des penseurs tels que Proudhon ou Bakounine.
Certaines actions isolées attiraient l'attention de la presse. En 1881, Émile Florion tira sur un habitant de Neuilly. En 1883, Paul-Marie Currien tenta sans succès d'assassiner Jules Ferry. En 1886, Charles Gallo lança de l'acide et tira des coups de feu à la Bourse de Paris.
Ces actes étaient commis par des individus agissant seuls, sans coordination stratégique. Ils reflétaient toutefois une radicalisation croissante, qui favorisa l'émergence de la « propagande par le fait » (attentats, sabotages) au détriment de la « propagande par l'idée » (éducation, presse, syndicats).
Les publications des journaux anarchistes et les réunions étaient étroitement surveillées par la police, attentive à l'évolution des revendications anarchistes et à leurs implications potentielles sur l'ordre social.



LE **MUR DES FERMIERS GÉNÉRAUX** ENTRE LA PLACE DE CLICHY ET ANVERS

DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO, NOUS AVIONS CONVIÉ LE LECTEUR À NOUS SUIVRE LE LONG DU MUR DES FERMIERS GÉNÉRAUX ENTRE MONCEAU ET LA PLACE DE CLICHY. NOUS L'INVITONS AUJOURD'HUI À CHEMINER AVEC NOUS JUSQU'À ANVERS. UNE BALADE ENTRE CARRIÈRES DE GYPSE, BALS ET GUINGUETTES, GRISETTES, COUTURIÈRES, MODISTES, ARTISTES, MAUVAIS GARÇONS ET LORETTES !

En haut : la barrière des Martyrs. A proximité, les marchands font des affaires, les paysans payent l'octroi, les voyageurs s'arrêtent aux cabarets. Des Parisiens se dévergondent et des artistes découvrent ces lieux à la marge.

A la barrière de Clichy les artisans des ateliers travaillent tout le jour, les marchands font des affaires, les paysans payent l'octroi, les voyageurs s'arrêtent aux cabarets, des Parisiens se dévergondent, des artistes découvrent ces lieux à la marge, tout près du mur… A la tombée du jour, les échos des réjouissances des Tivoli parviennent aux oreilles des jeunes gens à la recherche d'aventures et de fête.

DU TOURBILLON DE CLICHY À LA BARRIÈRE BLANCHE

Et si, pour échapper au tourbillon de Clichy, on allait la barrière Blanche… En 1800, le bâtiment construit en 1787 de style classique est une modeste maison palladienne. Façade à trois arcades en rez-de-chaussée, celle du centre ouvrant sur le bureau d'octroi. Au premier étage, les trois fenêtres des logements des douaniers et de leur famille. Puis, la grille ouverte, le mur des Fermiers Généraux et le chemin de ronde dissimulé par des bosquets.
Le promeneur est alors à la croisée des chemins : le boulevard, en dehors de Paris, mène soit à la barrière de Clichy soit à la barrière Blanche, croisant le « vieux chemin » grossièrement empierré qui descend de la colline de Montmartre à travers les maisons du village, les champs, les vignes et les vergers et s'ouvre, passée la grille, sur la rue Blanche, plâtreuse, perdue dans les frondaisons des « folies » aristocratiques. Du haut de la rue, on aperçoit le dôme des Invalides et les toits de Paris.
Vingt ans après, la barrière de la Croix Blanche, devenue barrière de la Chaussée d'Antin, et enfin barrière Blanche agrippée à son mur est tout aussi bucolique, peu fréquentée. Le lieu incite à la rêverie mélancolique et romantique des peintres et des poètes.

LOIN DES RÊVERIES ET DE L'AGITATION MONDAINE

Mais de la barrière de Clichy à la barrière Blanche, on est loin de l'agitation mondaine et des rêveries.
Au Moyen-âge, pour prévenir les incendies, les rois de France obligèrent les Parisiens à enduire de plâtre toute maison nouvellement construite. L'extraction du gypse ou pierre à plâtre très ancienne continua pendant tout l'ancien régime,

petite et grande histoire

La barrière de Montmartre. Au delà, vers le nord, les cabarets se multiplient car le village de Montmartre se peuple de plus en plus, les maisons gagnent sur les terres arables, les vignes et les cultures de céréales.

surtout sur le flanc sud de la colline de Montmartre, à ciel ouvert ou dans des carrières souterraines sous les champs, les maisons et les moulins.
Les flancs de la butte ne furent plus alors qu'escarpements et ravins sauvages à la végétation rare. A proximité, les fours à plâtre, transporté après cuisson en brouette ou en charrette et entreposé dans des plâtrières.
Les plâtriers payaient un octroi élevé pour entrer dans Paris par la rue Blanche, ressource considérable et inépuisable pour la ville. On disait qu'il y avait *« plus de Montmartre à Paris que de Paris à Montmartre »*. Ces carrières furent à l'origine de graves effondrements dont celui d'un bal public : le plancher ne résista pas au pas cadencé des danseurs.
Les carrières n'avaient pas bonne réputation : ces lieux, vides la nuit, aux formes étranges de ravins, de grottes obscures et terrifiantes, étaient facilement investis par des vagabonds, des personnages louches, des repris de justice, des voleurs et des criminels. Une belle cachette pour Marat, recherché par la police en 1789 à cause des propos violents publiés dans son journal « l'Ami du Peuple ». Il échappa ainsi à la maréchaussée pendant une quinzaine de jours. En des périodes plus paisibles, les paysans voisins jetaient dans les caves désaffectées excréments et immondices pour faire de l'engrais…

LE FABULEUX DESTIN DU CHAMP DU REPOS

Boulevard Blanche, près de la barrière de Clichy, on croise un petit chemin de terre longé de quelques baraques à l'air d'estaminets, pompeusement appelé rue du Cimetière. Un flâneur écrit : *« Sur le penchant de Montmartre, à l'ouest, et à une petite distance des nouveaux boulevards est un vaste terrain… on le nomme Champ du Repos pour ce que c'est là… que l'homme jouit de son dernier repos, de la paix et de la tranquillité… »*
Au Moyen-âge, les religieuses de l'abbaye de Montmartre enterraient les sœurs au cimetière du Calvaire près de l'église Saint-Pierre. En 1635, elles quittèrent le haut de Montmartre pour s'installer sur les flancs de la colline et léguèrent, un peu plus tard, ce lieu aux habitants du village. En 1791, le cimetière est saturé. On le ferme. Les morts seront enterrés au cimetière des Porcherons, actuellement carrefour de Châteaudun, et au cimetière de la rue Pigalle, de 1793 à 1798. Saturés à leur tour, les deux cimetières seront fermés en 1798.

La barrière Blanche. Le bâtiment, construit en 1787 de style classique, est une modeste maison palladienne. Façade à trois arcades en rez-de-chaussée, celle du centre ouvrant sur le bureau d'octroi (Desssin : Gallica).

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale d

DES INHUMATIONS SCANDALEUSES

Après l'assaut des Tuileries le 10 août 1792, les corps de 300 à 600 gardes suisses et ceux de nombreux manifestants avaient été jetés pêle-mêle dans des carrières près de la barrière de Clichy, au lieu-dit la Carrière Blanche. Sous le Directoire, l'administration acheta une partie de ces carrières pour en faire un cimetière. Cet endroit sinistre fut appelé « Champ du Repos ». Les inhumations se faisaient le plus souvent dans des conditions scandaleuses, certains allant même jusqu'à jeter purement et simplement les cercueils dans les puits d'extraction.
En 1806, on ferme le Champ du Repos. Un peu plus tard, en 1811, on nourrit le projet de réaliser un beau cimetière pour les Parisiens du nord de la capitale : carrières organisées en perspectives, plantées d'ifs et des cyprès, de fleurs, de pelouse avec en son centre un crématorium en forme de pyramide. Un paysage romantique de lieux secrets pour pleurer et se souvenir. De quoi séduire la noblesse et les notables.

MONTMARTRE, UNE COLLINE SACRÉE

Montmartre était une colline sacrée. C'est là que fut martyrisé Saint Denis. On y érigea un calvaire et, à son sommet, on construisit une très belle église, sur les vestiges d'un temple romain. Des bénédictines fondèrent en 1137 une abbaye qui, rapidement, jouit d'un prestige considérable et de richesses immenses. L'abbaye fut détruite sous la Révolution.
Au début du XIXe siècle, Montmartre reste une colline sacrée, un lieu de pèlerinage fervent où chaque année, à Pâques ou au 1er mai ou à la Pentecôte, serpentaient de longues processions de fidèles portés par leur foi vers l'église et le calvaire en implorant le pardon pour les libres penseurs des Lumières et les auteurs de sacrilèges de la Révolution.
Au XVIIe siècle, bourgeois aisés et aristocrates s'étaient fait construire des folies pour profiter du grand air de la campagne.
En 1774, Antoine Gabriel Sandrin avait acheté à Montmartre une vaste propriété lotie d'une très belle maison qu'il fit détruire et remplacer par une « folie », une demeure vaste, élégante perdue dans un jardin à l'anglaise où potagers et vergers escaladaient les escarpements. On l'admirait de loin.
La propriété est revendue en 1805 à Pierre-Antoine Prost, médecin aliéniste qui y fonde une maison de santé pour malades mentaux. En 1820, il la cède au docteur Blanche qui se propose de soigner les artistes ravagés par la syphilis, par l'absinthe et le delirium tremens. Un de ses patients célèbre est Gérard de Nerval.

Le préfet de la Seine, Camby, présenta un projet idéal de nécropole destinée aux familles opulentes.

SE REMETTRE DU CHAGRIN DE LA PERTE D'UN ÊTRE CHER

Le service des inhumations reprit en 1825… Les Parisiens furent déçus, le cimetière n'était pas aussi accueillant qu'on pouvait s'y attendre et les familles ne se précipitaient pas pour y faire ensevelir leurs défunts. Cependant, le cimetière du nord fut encore agrandi en 1847 vers le nord-est. La cérémonie achevée, la vie reprenait vite le dessus : les guinguettes n'étaient pas loin pour se remettre du chagrin de la perte d'un être cher comme le Bal de la Reine Blanche à deux pas de la barrière Blanche. Des plaisantins rapportaient que si cette maison respirait la tristesse, c'est que la patronne, belle au début du siècle, était, dans les années 1830, bien décatie et ses enfants sinistres. Un cabaret pour croque-morts ! Pourtant, la danseuse vedette fut longtemps la Belle-en-Cuisses qui, faisant le tour de la scène sur les mains, renversait ses jupes et ses jupons pour laisser voir aux spectateurs des dessous affriolants… et plus.
Des petits bals avaient profité de la notoriété de l'établissement. Là venaient danser les ouvrières avec leur amoureux. Les solitaires étaient vite repérées par les truands et les gibiers de potence. Quand les jeunes femmes déposaient leurs affaires au vestiaire, bonnet, tablier et sac, on leur remettait, pour une somme modique, un panier avec des morceaux de sucre et, pour un sou, elles y mettaient une fillette de piquette coupée d'eau qu'elles mélangeaient au sucre dans une cuillère. Derrière le bal, des champs, des vignes, des espaces déserts peuplés la nuit de miséreux, voleurs, couples d'amoureux au clair de la lune.

PRENDS LE BOULEVARD BLANCHE ET TU VERRAS MONTMARTRE…

Gérard de Nerval disait de Montmartre : *« Rien n'est plus beau que l'aspect de la grande Butte quand le soleil éclaire ses terrains d'ocre rouge, veinés de plâtre et de glaise, ses sols dénudés et quelques bouquets d'arbres encore touffus où serpentent des ravins et des sentiers ».* Les promeneurs empruntant la rue Blanche, passé le mur et la barrière, découvrent la colline en remontant le Chemin Neuf longtemps chaotique, le plus souvent utilisé par les seuls paysans du coin qui s'embourbaient avec leur charrette en hiver et les carriers qui suffoquaient dans le plâtre et la poussière en été.
Un jour de 1809, Napoléon voulut se rendre à l'observatoire où était installé le signal de Chappe, près de l'église de Saint-Pierre de Montmartre. Il emprunta ce Vieux Chemin si impraticable qu'il dut descendre de cheval. Le curé qui l'accompagnait en profita pour convaincre l'empereur de créer une vraie voie de circulation. Ce qui fut fait à la grande satisfaction des habitants de la colline. Le Chemin, Vieux puis Neuf devint rue de l'Empereur puis rue Royale à la Restauration enfin rue Lepic du nom du général Lepic (1765-1827) en 1864.

UNE POPULATION MULTIPLIÉE PAR 60 EN UN DEMI-SIÈCLE

Après le brouhaha des processions ou des visites impériales, les paysans, bien trop accaparés par les travaux des champs, fréquentent peu les cabarets qui, pourtant, se multiplient car le village de Montmartre se peuple de plus en plus, les maisons gagnent sur les terres arables, les vignes et les cultures des céréales qui font tourner les moulins.
En effet, dans la première moitié du XIXe siècle, la commune de Montmartre connut une forte progression démographique : 628 habitants en 1800, 7202 habitants en 1841, 14 710 habitants en 1848, 36 480 habitants en 1856.
Montmartre une colline sacrée ? Un village rural ? Une grande carrière ? Non : une petite ville. Depuis 1822, un petit théâtre a été ouvert par Souvestre : le théâtre d'Élèves… autant de jeunes comédiens que Souvestre n'avait pas à payer, l'ancêtre du théâtre de l'Atelier. Ainsi, tous les Montmartrois, anciens (paysans, carriers, porcelainiers de la manufacture de Clignancourt) et nouveaux (provinciaux, paysans venus des campagnes françaises vers Paris qui s'accroît) peuvent en 1837 se rendre à leur mairie érigée sur l'actuelle place des Abbesses. Montmartre sera rattaché à Paris en 1860.
A la fin du XVIIe, l'abbaye de Montmartre, endettée, vend les terres de la partie basse du domaine au pied de la colline, au-delà du mur des Fermiers Généraux, à des carriers, des maçons, des spéculateurs. Un édifice religieux est construit puis vendu en 1796 comme bien national. En 1823,

petite et grande histoire

on posera la première pierre de Notre-Dame de Lorette, construite par Hippolyte Lebas et achevée en 1838.

LE GRAND MONDE : LA NOUVELLE ATHÈNES

C'était une campagne intensément cultivée qui s'ouvrait sur l'extérieur de Paris par la barrière de Montmartre et la rue Pigalle.
La barrière de Montmartre est un bâtiment cruciforme, ouvert de chaque côté par de lourdes arcades au centre d'une petite place semi circulaire (plus tard place Pigalle). S'y contrôlent les charrois de produits agricoles, de barriques de vin, les charrettes de plâtre et aussi les troupeaux de bovins menés aux abattoirs proches. Un monde rude où se rencontrent ouvriers des carrières, bouchers des abattoirs, artisans, paysans, poètes, peintres, sculpteurs qui se disent maudits, belles jeunes filles pas trop naïves à la recherche de la fortune ou de la renommée comme modèles, telle Ismérie Ducroquet, auprès d'artistes célèbres. Et, pour adoucir les sales quarts d'heure, quoi de mieux que les retrouvailles de cabaret ?

La folie Sandrin : une demeure vaste et élégante perdue dans un jardin à l'anglaise où potagers et vergers escaladaient les escarpements. On l'admirait de loin.

MAUVAISES ODEURS ET COMBATS DE CHIENS

Le Grand café de la place Pigalle est très fréquenté, on disait que l'établissement sentait tellement mauvais qu'on le baptisa « Au rat mort ». A certaines périodes de l'année, les parieurs organisaient des combats de chiens. Pas loin, un autre grand café : le café de la Nouvelle Athènes, restaurant, café, salle de billard. Georges Moore, jeune voyageur anglais, plus tard romancier, poète, critique d'art se souvient : *« J'entends la porte grincer sur le sable quand je l'ouvre… à 5 heures l'odeur végétale de l'alcool. Bientôt, on monte de la cuisine une soupe fumante et, à mesure que la soirée s'avance, ce sont les odeurs mêlées des cigarettes, du café et de la petite bière… »*
Le chemin de ronde, tout près du mur, semble perdu dans un petit bois : au début du XIXe siècle, ces arbres abritaient l'ancien cimetière de la rue Pigalle. En 1780, les ossements des cimetières du centre de Paris furent transférés à la périphérie de la ville. Ainsi, l'ancien cimetière de Saint-Roch fut-il déplacé derrière le mur des Fermiers Généraux près de la rue Pigalle. Mais les gouvernements de la Révolution supprimèrent tous les cimetières intra-muros et les vendirent comme biens nationaux. On ferma donc le cimetière de la rue Pigalle en 1798. Le cimetière de Montmartre lui succéda.

LA NOUVELLE ATHÈNES, MIROIR DE LA MODERNITÉ SOCIALE

Juste derrière le mur, descendant la rue Pigalle on découvre un autre monde, un autre Paris. Le cœur du Paris moderne, fruit de la spéculation foncière menée par de grands banquiers de 1815 à 1820, s'imposa en 1830. On est loin du vieux cœur de la ville, de Notre Dame, de l'Ile de la Cité et des Palais aristocratiques du boulevard Saint-Germain.
La Nouvelle Athènes est le miroir de la modernité sociale, le point final à la Révolution. Un nouveau Paris qui se détache de l'ancien. C'est le Paris vivant. Le divertissement s'est déplacé du boulevard Saint-Germain vers ce que l'on nomme la Nouvelle Athènes. Là se retrouvent les élites politiques, littéraires, artistiques et toutes les formes de la beauté et du luxe. C'est l'association du pouvoir politique et de ses intrigues, de l'argent, de la banque et de la presse.
A la Nouvelle Athènes, on pouvait constater la fin irrémédiable de l'aristocratie traditionnelle, envisager un monde futur délivré des tyrans, et construire un univers de liberté. Victor Hugo et Eugène Delacroix y célébrèrent les courageux combats des Grecs, de lord Byron contre les Turcs pour leur indépendance.
En 1820, le Receveur Général des Finances de la Seine, Augustin de Lapeyrière créa ce quartier circonscrit par les rues de La Rochefoucauld, de la Tour-des-Dames, Saint-Lazare et Blanche. A proximité, Alexis Dosne fit édifier le quartier Saint-Georges. Adolphe Thiers épousera sa fille.
Pourquoi la Nouvelle Athènes ? Evocation des multiples demeures construites dans un style à l'antique ou désir de souligner que ce quartier était habité par une pléiade d'artistes. L'architecte en chef a précisé qu'il voulait faire de belles maisons particulières, éloignées les unes des autres pour qu'elles puissent disposer entre elles d'une masse d'air considérable.
Les artistes ont lancé le quartier. Rue de la Tour des Dames habitèrent mesdemoiselles Mars, Duquesnois, le peintre Horace Vernet, le tragédien Talma. Victor Hugo s'installa à l'hôtel Roussel (1788) rue de la Rochefoucauld. Delacroix vécut rue Notre-Dame-de-Lorette de 1844 à 1857. L'hôtel Dosne qui appartenait à la famille de Thiers, édifié en 1832, sera détruit pendant la Commune de 1871 et reconstruit aux frais de l'Etat.
La Païva, une célèbre lionne, une femme qui gagne à être connue mais qui coûte cher, « qui paie y va », occupa l'hôtel de la place Saint-Georges. Dévéria, Géricault, Gavarni habitaient dans des demeures plus modestes. Ary Scheffer se fit construire une maison ravissante et un vaste atelier dans un jardin de roses rue Chaptal, aujourd'hui musée de la Vie Romantique.
Au 89 rue Taitbout, le square d'Orléans, un vaste ensemble de résidences à la londonienne fut un foyer artistique, littéraire, théâtra et musical considérable. On y donnait des soirées mémorables où se retrouvaient, dans ce grand monde, les plus belles femmes de Paris. Invité par George Sand et Chopin écrivant *« Mon salon sera pavé de jolies femmes »*, Alexandre Dumas répondit qu'il accourait *« ventre à terre »*. De fait, George Sand, Frédéric Chopin, Pauline Viardot grande cantatrice comme sa sœur Maria Malibran, Liszt, Berlioz, Rossini ne manquaient aucune de ces réceptions où se pressaient bien d'autres célébrités.
Et puis, il y a des « lionnes », le demi monde dont la plus célèbre, la plus élégante fut Marie Duplessis, la Dame aux Camélias. Elle adorait qu'on lui offre des cornets de frites avec le sang frais des animaux récemment abattus dans les abattoirs. Et aussi des « lions » dont la véritable passion est l'apparat et le luxe. Leur maîtresse n'a pas plus de valeur qu'un tilbury qui éclabousse les passants. Ils dînent aux fenêtres des plus grands cafés pour qu'on les voie bien. Les chroniqueurs disent qu'ils n'ont pas la prétention de boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles. En bref, ils sont ignorants de l'amour et de ses folies et se veulent d'une parfaite indifférence au monde. Tout comme les dandys qui aiment les femmes autant que les chevaux, qui les méprisent pour s'en faire encore plus aimer.

FACE AUX DANDYS, LES GRISETTES ET LES LORETTES

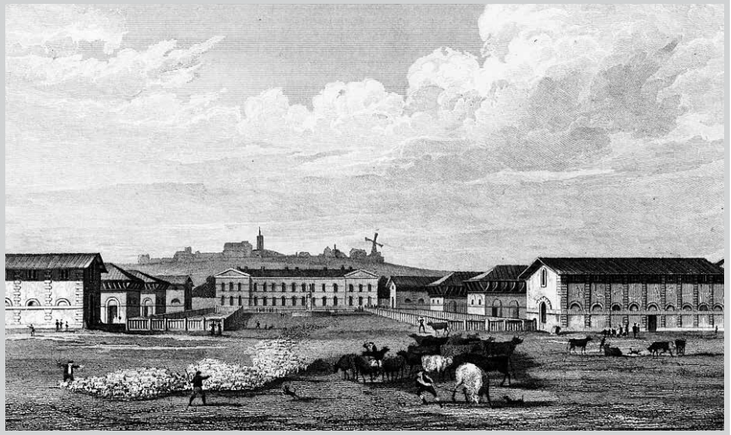
Les grisettes, couturières et modistes, avaient deux amants, un pour le plaisir, l'autre pour le budget. Celle qui obtenait de l'avancement devenait lorette, mot apparu en 1841 sous la plume de Nestor Roqueplan directeur de l'opéra Le Peletier. Gavarni en a fait le sujet de ses nombreuses gravures.
Les lorettes étaient des jeunes femmes légères qui s'étaient installées dans le quartier de la rue de Vatry, plus tard rue Notre-Dame-de-Lorette, Breda Street à la barrière Montmartre. Les spéculateurs leur proposaient de s'installer dans des appartements nouvellement construits, encore peu habitables, trop humides à cause du plâtre qui était long à sécher. Elles payaient ou se faisaient payer un loyer modeste à condition de faire marcher le chauffage, de mettre des rideaux aux fenêtres et de faire croire que le logement était habité.
Pour Maurice Aulnoy (1802-1856) dans son ouvrage *« Physiologie de la lorette »*, la lorette a horreur du travail, elle ne tolère pas les morsures de l'aiguille c'est un aiglon aux ongles pointus et au gazouillement sans rythme.
Pour devenir lorette, la grisette renonce à la pipe quand la lorette fume un vilain cigare. La grisette renonce au cidre de Normandie quand la lorette croit que la France, sa patrie, se compose uniquement de la Bourgogne et de la Champagne. Elle a deux cartes à jouer un as de cœur et un as de trèfle.
Elles ont été objet de littérature, chez George Sand ou Balzac. La lorette, dit Balzac, est un mot décent pour désigner l'état d'une fille difficile à nommer. Pour l'inventeur de la bohême, Henri Murger, les hommes leur ont inoculé la vanité et la sottise. Ce sont des créatures impertinentes, beautés médiocres dont le boudoir est un comptoir où elles débitent les morceaux de leur cœur…
Ne nous y trompons pas. Pour faire vivre ce monde si brillant, il faut un monde secret de domestiques, d'artisans, de mendiants occasionnels qui font de Paris une ville révolutionnaire.

DE LA BARRIÈRE DES MARTYRS À LA BARRIÈRE ROCHECHOUART

Enjambons la barrière des Martyrs installée, on s'en doute, au croisement du boulevard extérieur et de la rue des Martyrs pour évoquer le rôle des abattoirs de Montmartre, appelés aussi abattoirs de Rochechouart, construits le long du mur des Fermiers Généraux entre 1810 et 1818 sur de très vastes terrains, près de 4 hectares, délimités par l'avenue de Trudaine au sud, la rue Rochechouart à l'est, l'actuelle rue Lallier à l'est à deux pas de la rue des Martyrs. Ils ne fonctionneront qu'une cinquantaine d'années mais sont un puissant témoignage de ce que peut le pouvoir en matière d'urbanisme et aussi de l'empreinte qu'ont laissée les bouchers dans la construction du mythe de Pigalle.
C'est en 1810 que Napoléon décréta la construction de cinq grands abattoirs, du Roule, de Montmartre, de Ménilmontant, de l'Hôpital, de Vaugirard, à proximité immédiate du mur enserrant Paris. Ils remplaceront les nombreuses « tueries » installées au cœur de la ville où, chaque jour, étaient abattus 500 bovins et 1 500 moutons dans des conditions d'hygiène exécrables. Il sera désormais interdit de conduire des bestiaux dans Paris. Ces nouveaux abattoirs doivent répondre à de meilleures normes d'hygiène : eau courante, évacuation des eaux usées dans un réseau d'égouts encore balbutiant même si, après l'épidémie de choléra de 1832, (20 000 morts à Paris) une commission d'enquête classera les abattoirs dans la première classe des lieux insalubres, comme les hôpitaux.
L'architecture est aussi de qualité ménageant de très belles vues sur un Montmartre hors les murs en plein développement.
Ces abattoirs napoléoniens furent démolis en 1867. Haussmann les avait regroupés à la Villette, à une porte du Paris agrandi à 20 arrondissements. Ce fut l'occasion d'une nouvelle opération d'urbanisme avec la construction du collège Rollin qui deviendra le lycée Jacques-Decour en 1944, du square d'Anvers, et aussi d'un lotissement haussmannien, les 4 blocs d'immeubles des rues Gérando et de Dunkerque, sans doute pour financer l'opération.

ISMÉRIE DUCROCQUET

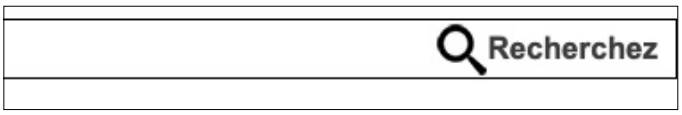
LES BOUCHERS ET LES MAUVAIS GARÇONS



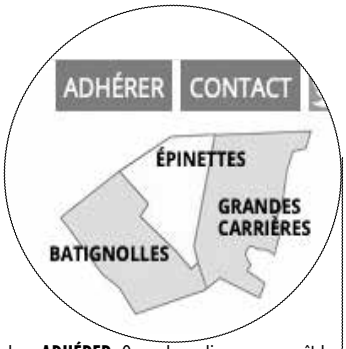
Et les bouchers ? Ils sont l'objet de jugements pour le moins contrastés. Émile de Labédollière, écrivain et journaliste, note en 1849 : *« Sans cesse occupés à tuer, à déchirer des membres palpitants, les garçons d'échaudoir contractent l'habitude de verser le sang. Ils ne sont point cruels, car ils ne torturent pas sans nécessité et n'obéissent point à un instinct barbare. Mais, nés près des abattoirs, endurcis à des scènes de carnage, ils exercent sans répugnance leur métier. Tuer un bœuf, le saigner, le souffler, sont pour eux des actions naturelles »*.
Dans « Montmartre du plaisir et du crime », publié en 1980, l'historien Louis Chevalier explique la violence qui a pu régner sur ces boulevards par la présence de ces abattoirs, bien après l'annexion de 1860, bien plus d'un siècle après leur fermeture à la fin du Second Empire.
Violence des bouchers qui ne déplaisait pas forcément aux dames venant consommer un bol de sang, remède à la consomption, - on imagine la Dame aux Camélias -, et aussi, disait-on, à certains messieurs.
Origine, toujours selon Louis Chevalier, du Pigalle des mauvais garçons, souteneurs, jouant forcément du couteau et aussi du revolver. Mélange de différentes sociétés ne détestant pas s'encanailler.

Consultez le site de notre association !

Pour accéder au site de déCLIC 17/18, tapez declic1718.org



TOUT EN HAUT DE LA PAGE D'ACCUEIL : un cadre avec une loupe. Inscrivez le mot-clé qui vous intéresse et vous verrez apparaître tous les articles du site s'y rapportant



- A droite, un cadre : **ADHÉRER.** Quand on clique, apparaît le bulletin d'adhésion à télécharger. Pour adhérer, imprimez-le, remplissez-le et envoyez-le à : Association déCLIC 17/18, 3 rue Etienne Jodelle 75018 Paris en joignant un chèque du montant de votre adhésion ou don
- Un cadre **CONTACT.** Vous pouvez ainsi nous joindre par mail ou par téléphone. Nous vous répondrons
- Un cadre **TWITTER,** pour les réseaux sociaux
- **LES CARTES DE NOS TROIS QUARTIERS**. En cliquant sur la carte d'un quartier, vous êtes dirigés vers tous les articles se rapportant à ce quartier

LE BANDEAU BLEU de la page d'accueil permet d'entrer directement dans chacune des rubriques du site.
Les images du carousel permettent d'accéder directement aux articles correspondants

À gauche, dans chaque page d'article, **UNE TABLE D'ARTICLES** permet de naviguer d'un article de la rubrique à l'autre

Au centre de la page d'accueil, **SIX PAVÉS EN IMAGES** mettent chacun en avant un article choisi dans chacune des rubriques du site. En cliquant sur « Lire la suite », on peut lire la totalité de cet article

L'INTÉGRALITÉ DU CONTENU DES PLUS RÉCENTS NUMÉROS DE DÉCLIC 17/18 est consultable en ligne. C'est une formidable base de données sur notre quartier et les activités de notre association !
En cliquant sur l'image du Journal, apparaîtront toutes les couvertures des numéros passés. Cliquez sur le lien de la couverture que vous avez choisie, vous pourrez alors lire tous les articles de ce numéro

ADHÉREZ ET FAITES UN DON POUR DONNER DE LA FORCE À NOTRE ASSOCIATION ET NOUS DONNER ENCORE PLUS DE MOYENS D'AGIR

DÉCLIC 17 18

ASSOCIATION DES QUARTIERS DE LA PLACE DE CLICHY ET DES AVENUES DE CLICHY ET DE SAINT-OUEN
BULLETIN D'ADHÉSION/ RÉ-ADHÉSION À RETOURNER 3 RUE ETIENNE JODELLE 75018 PARIS
POUR NOUS JOINDRE : UN TÉLÉPHONE : 07 60 49 90 18 - UN MAIL : assodeclic1718@gmail.com

NOM : ..... PRÉNOM : ..... COURRIEL : ..... TÉLÉPHONE.....

ADRESSE : .....

ADHÈRE EN QUALITÉ DE : MEMBRE BIENFAITEUR COTISATION VERSÉE (MINIMUM 20 €) : ..... € DON VERSÉ : ..... €

MEMBRE ACTIF COTISATION VERSÉE (MINIMUM 10 €) : ..... € DON VERSÉ : ..... €

DATE : ..... /..... /..... SIGNATURE :

POUR LA BONNE DIFFUSION DE NOS COURRIERS, MERCI DE PERMETTRE L'ACCÈS À VOTRE BOÎTE AUX LETTES EN PRÉCISANT LE CODE DE VOTRE IMMEUBLE : .....

AGIR AVEC déCLIC17/18 : DIFFUSEZ CE JOURNAL – FAITES CONNAÎTRE LE SITE **declic1718.org**